

# L'ENTRÉE DE *ROLAND* ET D'*OLIVIER* DANS LE VOCABULAIRE ONOMASTIQUE DE LA MARCA HISPANICA

D'APRÈS LE «LIBER FEUDORUM MAIOR» ET D'AUTRES  
RECUEILS DE CHARTES CATALANES ET FRANÇAISES

Il n'est pas mauvais, après qu'on a cru pouvoir établir quelque vérité scientifique, de procéder à ce qu'on pourrait appeler une contre-épreuve, ou mieux une contre-expertise, basée sur d'autres arguments, corroborée par d'autres constatations, afin de voir jusqu'à quel point les résultats fixés primitivement seront confirmés ou infirmés, ou peut-être plus ou moins modifiés. Qui prétend en effet reconstituer un fait historique — et un fait linguistique est un fait historique — doit forcément tabler sur des données incomplètes ; il appartient au savant de les compléter par des inductions, des généralisations, des synthèses qui ne sont pas forcément d'une exactitude mathématique.

C'est à ce travail de vérification que je voudrais me livrer aujourd'hui, en étudiant de près l'introduction des noms *Roland* et *Olivier* en Catalogne. Dans un article publié il y a quelques années,<sup>1</sup> M<sup>me</sup> R. Lejeune a montré qu'il convenait de rapprocher le nom d'*Olivier*, l'inséparable compagnon de *Roland* dans la *Chanson de Roland*, de celui d'*Olîba*. Après avoir dépouillé un nombre important de cartulaires et de recueils de chartes de la France du sud, elle a établi de façon péremptoire qu'alors qu'*Olîba* est utilisé sans concurrent jusque dans le premier tiers du XI<sup>e</sup> siècle, il se fait extrêmement rare plus tard, remplacé qu'il est dès cette époque par une forme *Oliverius*, plus rarement *Olivarius*.<sup>2</sup> Formes qui, au dire de M<sup>me</sup> Lejeune, apparaissent après des mentions de couples *Roland* et *Olivier*, couples qui témoigneraient de l'apparition d'une légende qui aurait soudé au nom de *Roland* celui d'*Olivier*, inconnu jusque là. Peu

1. R. LEJEUNE, *La naissance du couple littéraire «Roland et Olivier», «Mélanges Henri Grégoire», II («Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves», X (1950), 371-401.*

2. R. LEJEUNE, *art. cit.*, 380.

après l'apparition de ce travail, j'ai tenté moi-même de vérifier l'hypothèse sur laquelle il est basé en étudiant le vocabulaire anthroponymique du cartulaire de Sant Cugat del Vallès publié par M<sup>re</sup> Rius i Serra : et j'ai été moi aussi amené à cette conclusion que, en ce qui concerne les environs de Barcelone, à une série imposante de cas d'*Oliba* qui s'égrène jusqu'au début du XI<sup>e</sup> siècle s'opposent, timidement d'abord, à partir de 1075,<sup>3</sup> puis résolument, après 1140 environ, les cas d'*Olivarius*,<sup>4</sup> dont le triomphe est d'ailleurs éphémère, puisque, sauf deux exceptions en 1162 et en 1166, notre *Oliverius*, à partir de 1155, n'est plus guère employé que comme second nom : c'est-à-dire que sa présence prouve simplement que le père des individus mentionnés s'était appelé *Oliverius*, mais non ces individus eux-mêmes. Je notais encore qu'à cheval sur les séries *Oliba* et *Oliverius*, dès 987 et jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle apparaissent çà et là des formes *Olibanus* (gén. *-i*, acc. *-um*), qui démontrent qu'on a tenté, sans grand succès d'ailleurs, d'attribuer à la deuxième déclinaison latine cet anthroponyme masculin en *-a* qui paraissait si étrange, après qu'eut disparu dans la Marca hispanica l'usage de la déclinaison masculine en *-a*, *-ane*, d'origine gothique.

Ayant eu récemment l'occasion de feuilleter une fois de plus l'important *Liber Feudorum Maior* édité par M. Miquel i Rosell, j'ai noté tout d'abord les cas d'*Oliba* et d'*Oliverius* qu'il nous livre : j'ai voulu voir comment les séries ainsi obtenues cadraient avec celles que j'ai tirées du cartulaire de Sant Cugat. Ces deux séries, les voici, telles que je les rétablis en suivant un ordre chronologique — on sait que les documents qui figurent dans le *Liber Feudorum* y sont classés d'après des critères très différents —, et en suivant aussi la graphie et la terminaison grammaticale de toutes les formes citées :

- 957 *Oliva*, levita atque monachus  
(I, 470)
- 977 *Holiba* (I, 343)
- 987 *Oliba*, archilevita (I, 294)
- 1004 *Oliba*, sacerdos (I, 461)
- 1009 *Oliba* d'Apierola (I, 217)
- 1009 *Oliba*, ... Elenensis episcopum (*id.*)
- 1009 *Oliba*, sacerdos (*id.*)

3. Un nouveau dépouillement du cartulaire de Sant Cugat me permet d'ajouter quatre cas d'*Olivarius* à la liste dressée dans mon article *L'équation Oliba = Olivarius et la fin de la déclinaison gothique en -a, -anem et -o, -onem en Septimanie*, CN, XI (1951), 199-901 : ils apparaissent aux dates de 1076 (*Cart.*, II, 347), 1111 (*Cart.*, III, 18), 1140 (*Cart.*, III, 123) et 1154 (*Cart.*, III, 171).

4. P. AEBISCHER, *art. cit.*, *loc. cit.*

- 1012 Oliva, vice-comes Petraper-  
tususensis (II, 6)  
1021 Oliba Ellemar (II, 6)  
1021 Oliba, episcopus Ausonensis  
(id.)  
1021 Olibane (II, 9)  
1021 Olibane (II, 953)  
1035 Oliba, cellararii (II, 204)  
1039-1049 Oliba Mirone (I, 439)  
1048 Olibanus Mironis (I, 379)  
avant 1050 Olibani (I, 379)  
1050-1068 Oliba Marchuz (II, 67)
- 1053-1071 Oliver (I, 310)  
1055-1098 Oliver (I, 111)  
1061 Olivari Bernardi de Termino  
(II, 104)  
1061-1108 Oliver (I, 93)
- 1062 Oliba (I, 206)  
1064 Guillelmus Oliba (II, 162)  
1067 Oliba, monachus (I, 467)
- 1068 Remundus Olibani de Cico-  
niolis (I, 387).
- 1076 Bonefilio Oliba (I, 275)
- 1072 Olivarius Bernardi (I, 298)  
1072 Olivarius Bernardi (I, 300)
- 1079 Oliver Bernardo (I, 119)  
1079 Olivarii Arnalli (I, 175)  
1080 Oliverus Bernardus (I, 88)  
1130 Olivario (I, 527)
- 1152 abbatis Olive (I, 23)  
1170 Oliba, monachus et levita  
(II, 253)
- 1172? Oliver, miles (II, 342)
- 1197 Petrus Oliba (II, 286)<sup>s</sup>

Je remarque ici, comme je l'ai fait dans mon précédent article, que ce n'est pas une liste des *personnes* qui ont porté ces noms d'*Oliba* ou d'*Olivarius* que j'ai voulu dresser, mais seulement un catalogue des *mentions* de ces noms. Car il est probable, cette fois encore, que plusieurs de ces mentions ont trait à un seul et même personnage : sans doute l'«*Oliba Mirone*» de 1039-1049 est-il le même personnage que l'«*Oliba Mironis*» de 1048 ; et il est certain que l'«*Oliver*» de 1053-1071 s'identifie avec l'«*Olivarius Bernardi*» de 1072, puisque à la première de ces dates il se pré-

5. F. MIQUEL ROSELL, *Liber Feudorum Maior*, I (Barcelone 1945) ; II (Barcelone 1947).



sente comme «ego Oliver, filius qui fui Chixol, femine» et à la seconde comme «ego Olivarius Bernardi», fils de «patri meo Bernardo Sendredi et matri mee Chixol».

Ce qui n'empêche pas que notre contre-épreuve coïncide assez exactement avec ce que nous savons de l'histoire de notre nom de personne grâce au cartulaire de Sant Cugat : jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, pas trace d'*Olivier* dans le *Liber Feudorum*. Quelques rares tentatives, aux alentours de 1050, de latinisation *Olibanus*. Entre 1050 et 1080, usage assez fréquent d'*Olivier*, qui perd cote rapidement, puisque nous n'en avons que deux mentions pour le XII<sup>e</sup> siècle. Un fait cependant distingue la liste dressée d'après le cartulaire de Sant Cugat de celle qui figure plus haut : à en juger d'après le *Liber Feudorum*, *Oliverus* n'a pas réussi à supplanter complètement *Oliba*, qui végète encore dans le troisième quart du XI<sup>e</sup> siècle, et sans doute plus tard encore, puisque nous le retrouvons en 1170 et, comme second nom, il est vrai, en 1197.

Il importe de noter aussi que tous nos *Oliverius* n'appartiennent pas à la Marca hispanica, que ce ne sont pas tous des Catalans — pour employer la terminologie moderne —, mais que quelques-uns d'entre eux au moins habitaient la Septimanie. «*Olivarius Bernardi de Termino*», juge dans un différend, en 1061, est originaire évidemment de Termes (Aude) ; «*Oliver de Urgel*», en 1067, figure dans une liste de citoyens de Carcassonne ; l'«*Oliver miles*» qui apparaît à la date approximative de 1172 doit être de Melgueil, puisque son nom est mentionné parmi ceux des hommes de cette ville qui prêtent hommage au comte de Barcelone. Et voici encore d'autres cas semblables : en 1064 «*Petrus Olivarius*» paraît avoir habité Cornellà de Conflent (Pyrénées-Orientales), et l'«*Olivarius*» de 1067 a tout l'air d'être originaire du Termenès.

Mais les cas proprement catalans de notre nom sont malgré tout les plus nombreux, et ils ne paraissent guère être plus récents que ceux de provenance roussillonnaise ou languedocienne. Si, de la mention du «*Petrus Olivarius*» de 1064 on est en droit de conclure que le père déjà portait le «prénom», comme nous dirions aujourd'hui, *Olivarius*, et que ce père paraît être né à une date qu'on peut fixer approximativement à 1010-1020, c'est un fait aussi que l'«*Olivarius Bernardi*» catalan de 1072 est certainement majeur à cette date : il est marié, et dispose de trois de ses châteaux. Impossible par conséquent qu'il n'ait pas été baptisé au plus tard en 1050. Date approximative, qui doit être celle aussi à laquelle a dû recevoir son nom «*Olivarius Mironis*», premier exemple, en 1075, du nom *Olivarius* dans le cartulaire de Sant Cugat.

Nos deux recherches se confirment donc l'une l'autre, en ceci qu'elles prouvent toutes deux que, vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle au plus tard, le



nom d'*Olivarius* avait pénétré dans la Marca hispanica. Notre examen du *Liber Feudorum* laisse même entrevoir ce fait encore, qui après tout est un complément d'information qui a sa valeur : que, étant donné l'existence d'un «*Petrus Olivarius*» à Cornellà de Conflent, et celle d'un *Olivarius* par conséquent à une date sensiblement antérieure à 1064, il semblerait qu'en Roussillon le nom qui nous intéresse aurait été connu et utilisé plus anciennement qu'au sud des Pyrénées. Indice qui incite à supposer — et c'est là une chose plus que vraisemblable — qu'*Olivarius* a cheminé du nord vers le sud.

On voudrait pouvoir corroborer cette hypothèse par des données tirées de recueils de chartes languedociennes. Mais la richesse des documents publiés en Catalogne n'a point son correspondant pour la région qui va de Perpignan à Montpellier. Sans doute avons-nous les chartes publiées par Devic et Vaissete : mais nous n'y rencontrons qu'un «*Olivers* fils Garsen Bernard Ato del castel de Carcassonne» vers 1112, et «*Olivarius filius Beatricis*» en 1139.<sup>6</sup> Sans doute, pour Aniane, trouvons-nous un «*Olivarius*» en 1094-1108 et un «*Olivarius, Melgoriensem*» — est-ce le même personnage que l'«*Oliver miles*» mentionné per le *Liber Feudorum* en 1172 comme étant de Melgueil? —, en 1198-1215.<sup>7</sup> Mais ce sont là des témoignages bien tardifs. Il est vrai que de l'existence d'un «*Petrus Olivarii*» dans une charte d'Aniane en 1134,<sup>8</sup> on peut inférer qu'un \**Olivarius* a dû vivre vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle : mais c'est peu de chose. Seul le dépouillement d'autres documents écrits entre l'an 1000 et 1100 pourrait, peut-être, résoudre le problème.

Les cas de *Rodlandus* sont dans le *Liber Feudorum* plus rares que ceux d'*Oliverius* : je n'en ai retrouvé que sept exemples, le premier en date étant un «*Rodlant Ricolf*» en 1064, le second un «*Rodlan Bertran*» cité dans un acte qu'on peut dater des environs de 1066, le troisième un «*Rodlandus Guilielmi* de Voltrera» en 1067.<sup>9</sup> Suivent «*Rodlandus Bernardi*» en 1076, «*Rodlan Mir*» en 1090, «*Rodlandi*», frère de Berengarius Guiriberti, en 1113, et enfin «*Rodlandi*», frère d'Arbertus de Apierola, en 1139.<sup>10</sup> Le «*Rodlant Ricolf*» de 1064 étant certainement un adulte, on peut admettre qu'il aura été baptisé au plus tard en 1045, et même à une date antérieure de dix, vingt ans ou plus. C'est dire qu'on ne se trompera guère en attribuant le nom *Rodlandus* à la même couche onomastique que *Oliverius*.

6. Cl. DEVIC et J. VAISSETE, *Histoire générale de Languedoc*, ed. PRIVAT, V (Toulouse 1875), col. 836 et 1020.

7. Abbé CASSAN, E. MEYNIAL, *Cartulaire d'Aniane* (Montpellier 1900), 375 et 111.

8. Abbé CASSAN, E. MEYNIAL, *op. cit.*, 242.

9. F. MIQUEL ROSELL, *op. cit.*, I, 61, 115 et 247.

10. F. MIQUEL ROSELL, *op. cit.*, I, 335, 85, 401 et 367.

Les textes du x<sup>e</sup> siècle étant rares dans le *Liber Feudorum* et ceux qui appartiennent à cette époque ne mentionnant pas d'individus nommés *Rodlandus*, il nous faut procéder d'une autre manière pour étayer la constatation que nous venons de faire. Recourons donc une fois de plus au cartulaire de Sant Cugat, que je n'avais pas mis à profit, dans mon étude précédente, en ce qui concerne la popularité et la vitalité du nom *Rodlandus*. Fait intéressant, le premier volume, qui contient les chartes relatives à l'abbaye jusqu'à l'an 1000, n'a pas la moindre trace de ce nom. Du deuxième, il faut parcourir plus de la moitié, et dépasser aussi le milieu du xi<sup>e</sup> siècle, pour rencontrer la signature d'un «*Rodlandi Bunchi*» en 1059.<sup>11</sup> Suit un «*Rotlandus, abbas cenobii s. Cucuphatis*» en 1068:<sup>12</sup> sans doute s'agit-il d'une erreur de datation, étant donné qu'un abbé *Rotlandus* a bien existé à Sant Cugat, mais vers 1110. Le savant et consciencieux éditeur du cartulaire a d'ailleurs reconnu que si, d'après ce document, dans la liste des abbés devrait figurer au xi<sup>e</sup> siècle notre *Rotlandus*, et si, ajoute-t-il, «*hemos colacionado de nuevo el pergamino número 393 y hemos leído siempre a° VIII de Felipe*», il ajoute cependant que «*pero como delante del VIII podría haber espacio para alguna cifra, por ejemplo XL, y haciendo anno [XL]VIII regnante Philipo, rege, en este caso la fecha del documento sería 3 de abril de 1108, año que puede corresponder al gobierno del abad Rolando*».<sup>13</sup> En d'autres termes, nous aurions avec cette mention postdatée une des nombreuses attestations de l'existence à Sant Cugat de ce *Rotlandus* qui, simple moine d'abord de l'abbaye, en devint le prieur en 1107, et l'abbé peu après. Si fréquent que soit donc ce nom dans le cartulaire,<sup>14</sup> cela ne saurait en rien témoigner de la popularité de *Rotlandus* dans la région barcelonaise vers 1100, puisqu'en réalité il s'agit toujours du même personnage. Et ce n'est qu'en 1109 qu'on trouve, dans une même charte, les noms de «*Raimundus Rodlan*» et de «*Bernardi Rodlan*»,<sup>15</sup> qui ont tout l'air d'être des frères.

11. J. RIUS SERRA, *Cartulario de «Sant Cugat» del Vallés*, II (Barcelona 1946), 285.

12. J. RIUS SERRA, *op. cit.*, II, 329.

13. J. RIUS SERRA, *op. cit.*, II, p. xv. Le moine *Rodlandus*, dont nous verrons qu'il apparaît parmi les signataires de chartes relatives à Sant Cugat dès 1071, est appelé encore «*Rodlandus, cenobii s. Cucuphatis prior*» le 27 avril 1107 (J. RIUS SERRA, *op. cit.*, II, 449) : mais il était déjà abbé le 21 avril 1109 (J. RIUS SERRA, *op. cit.*, III, 7). Rien d'impossible qu'il ait été élu abbé dans la seconde moitié de l'année 1107, ou dans le courant de 1108. Un détail, en plus, a échappé à Mgr. Rius : le document daté soi disant de 1068 a été rédigé par «*Bernardus, presbiter vel monachus*». Or nous trouvons précisément en 1108 (J. RIUS SERRA, *op. cit.*, II, 452) une autre charte elle aussi de la main d'un «*Bernardus presbiter vel monachus*».

14. Je le trouve en effet — et cette liste est volontairement incomplète — en 1071 (J. RIUS SERRA, *op. cit.*, II, 335), 1072 (*id.*, 337), 1077 (*id.*, 352), 1090 (*id.*, 361), 1099 (*id.*, 437), 1104 (*id.*, 444), 1107 (*id.*, 449), 1109 (J. RIUS SERRA, *op. cit.*, III, 7), 1110 (*id.*, pp. 9 et 13), etc.

15. J. RIUS SERRA, *op. cit.*, III, 6.



Suivent «*Arnallus Rodlandi*» en 1121, «*Bernardi Rodlandi*» en 1131, «*Raimundi Rutulandi*» en 1138 — qu'on rencontre de nouveau en 1139 sous la dénomination de «*Raimundi Rodlandi*». <sup>16</sup> Vient encore un «*Rodlando Oliverio*» en 1145, <sup>17</sup> dont j'ai eu l'occasion de m'occuper déjà, <sup>18</sup> un «*Bernardus Rodlandi*» en 1153, un «*Rodlando de Muntergui*» en 1161, un «*Rodlandi, presbiteri*» en 1195, et un «*Rodlandus monachus*» enfin en 1211. <sup>19</sup> Soit, en tout, une douzaine au plus d'individus ayant porté ce nom de *Rodlandus* : chiffre qui sans doute doit être réduit, car il n'est pas improbable que le «*Raimundus Rodlandus*» de 1138 et 1139 soit aussi celui de 1109, de même que le «*Bernardus Rodlandi*» en 1153 paraît devoir s'identifier avec celui qui est mentionné déjà en 1109.

Le fait, le seul fait intéressant pour nous, qui ressort incontestablement de ce qui précède, est celui même qui ressort aussi de l'examen du *Liber Feudorum*, à savoir que *Rodlandus* appartient à la même vague onomastique qui, venant du nord des Pyrénées, a porté à la Marca le nom d'*Oliverius*. Néanmoins ces deux noms sont indépendants l'un de l'autre ; ils ont chacun leur histoire, et l'on ne saurait inférer de leur présence qu'au XI<sup>e</sup> siècle ce qui fait aujourd'hui la Catalogne connaissait déjà une légende — je prends ce mot dans son acception la plus large, sans me préoccuper en aucune façon de savoir ou d'imaginer si cette légende était purement orale, si elle avait une expression plus ou moins littéraire — relative aux rapports poétiques de Roland et d'Olivier. Ce n'est, comme je l'ai dit récemment, <sup>20</sup> qu'aux environs de l'an 1100 qu'apparaissent deux frères, nommés l'un *Rotulandus* et l'autre *Olivarius* : double dénomination qui ne peut être l'effet du hasard, et qui témoigne en faveur de la connaissance, dans l'entourage de ces deux frères, d'une légende qui unissait les deux noms. Mais, des cas isolés de ces mêmes noms attestés antérieurement, il n'y a rien à tirer quant à l'histoire littéraire : nous ne sommes en présence que d'un détail d'histoire de la civilisation, d'histoire de la continuelle et incessante influence de la Septimanie sur les vocabulaires, onomastiques et autres, de la Marca hispanica.

*Rodlandus et Oliverius* : noms qui ont eu, dans cette Marca en tout cas, et sans doute ailleurs aussi, chacun leur histoire propre. Si dans le *Llibre Blanch* du monastère de Santes Creus nous les rencontrons les deux exactement à la même époque, *Rotlandus* en 1155 et 1156, <sup>21</sup> *Oliva-*

16. J. RIUS SERRA, *op. cit.*, III, 56, 103, 119 et 122.

17. J. RIUS SERRA, *op. cit.*, III, 143.

18. P. AEBISCHER, *Un cas du couple Roland-Olivier dans une charte de Sant Cugat del Vallès*, BRABLB, XXV (1953), 168-169.

19. J. RIUS SERRA, *op. cit.*, III, 208, 340 et 399.

20. P. AEBISCHER, *art. cit.*, 169.

21. F. UDINA MARTORELL, *El «Llibre Blanch» de Santes Creus* (Barcelone 1947), 69, 74 et 75.



rius en 1157,<sup>22</sup> le cartulaire de Poblet, lui, ne connaît que *Rotlandus*, qui du reste n'est porté que par deux individus au plus, un «*Rodlandus* de Morlans» mentionné en 1156 et 1166,<sup>23</sup> et un «*Rotlando*» non qualifié, dont le nom figure dans un texte de 1155.<sup>24</sup> Voulons-nous par contre trouver le phénomène inverse, c'es-à-dire *Olivier* utilisé seul, sans que le nom de son pair soit attesté? Il nous suffit de parcourir les chartes, pourtant nombreuses, du cartulaire de Gimont (Gers) : on n'y rencontre que des *Oliverius*, *Olivarius*, avec «*Oliverius* de Porastron» en 1151,<sup>25</sup> «*Olivario*» en 1173,<sup>26</sup> «*Olivarius* de Leimont» — dont le nom est écrit de plusieurs façons — en 1170, 1174 et 1175,<sup>27</sup> «*Olivarius* de cha Pomareda» en 1174, «*Olivers* de Longajes» enfin en 1188.<sup>28</sup> Et c'est ce que fait aussi le cartulaire de Saint-Sernin de Toulouse, qui n'a pas un seul *Roland*, mais trois *Olivarius* en 1124, 1171 et à une date indéterminée, «regnante Philippo rege», ce qui peut s'entendre des règnes de Philippe I ou de Philippe-Auguste, soit de 1060-1108 ou de 1180-1223.<sup>29</sup> Mais préférons-nous revenir aux deux usages de *Roland* et d'*Olivier*? Alors, et pour la Septimanie toujours, le cartulaire de Gellone, entre 1130 et 1217 — dates pour nous assez récentes, il est vrai — mentionne un «*Rotlando* de Magualat», un «*Rotlandus*», un «*Rotllant*»,<sup>30</sup> de même qu'un «*Olivarii*» en 1199, et un «*Olivarii*, sacriste» en 1217.<sup>31</sup> Même assemblage des deux noms qu'à Barcelone, où le trésor onomastique que sont les *Libri Antiquitatum* de la cathédrale, publiés en regeste par Mn. Mas — regeste dont je n'ai dépouillé que les deux premiers volumes — livre les noms d'un «*Rodlandus*» en 1023 déjà,<sup>32</sup> d'un «*Rodlandi* de Medala» en 1091, d'un autre «*Rodlandi*» encore en 1103,<sup>33</sup> ainsi que d'un «*Oliver Mir*» en 1057, d'un «*Olivario*» en 1064, d'un «*Oliver*» en 1113, d'un «*Olivarii*» en 1125, d'un «*Olivarij* de Petra» en 1129, d'un «*Olivarius*» en 1131.<sup>34</sup> Premières mentions qui, tant pour *Roland* que pour *Olivier*, sont antérieures à

22. F. UDINA MARTORELL, *op. cit.*, 79.

23. *Cartulari de Poblet* (Barcelona 1938), 123 et 126.

24. *Op. cit.*, 125.

25. Abbé CLERGEAC, *Cartulaire de l'abbaye de Gimont* (Paris-Auch 1905), 310 et 311.

26. Abbé CLERGEAC, *op. cit.*, 15.

27. Abbé CLERGEAC, *op. cit.*, 322, 428 et 121.

28. Abbé CLERGEAC, *op. cit.*, 428 et 446.

29. C. DOUAIS, *Cartulaire de Saint-Sernin de Toulouse* (Paris-Toulouse 1887), 349, 35 et 190.

30. P. ALAUS, abbé CASSAN, E. MEYNIAL, *Cartulaire de Gellone* (Montpellier 1897), 396, 488 et 508.

31. P. ALAUS, abbé CASSAN, E. MEYNIAL, *op. cit.*, 486 et 506.

32. J. MAS, *Rúbrica dels Libri Antiquitatum de la Seu de Barcelona*, 1.<sup>a</sup> part, in *Notes històriques del bisbat de Barcelona*, IX (Barcelona 1914), 189.

33. J. MAS, *op. cit.*, 2.<sup>a</sup> part, in *Notes històriques...*, X (Barcelona 1914), 216 et 233.

34. J. MAS, *op. cit.*, X, 21, 50, 266, 302, 319 et 325.

celles que fournissent et le cartulaire de Sant Cugat et le *Liber Feudorum*, et qui nous montrent ces deux noms connus dans la Marca dès les premières années du XI<sup>e</sup> siècle en tout cas.

Que conclure de toutes ces glanures? Qu'au fond nous sommes très mal renseignés sur l'onomastique médiévale, et que par conséquent, dès qu'on veut tenter quelque conclusion, la plus grande prudence est de rigueur. Si nous avons le droit de baser des hypothèses sur un socle constitué de faits positifs, il est bien plus dangereux de tabler sur des considérations négatives. On a bien souvent montré, à propos de tel type lexical, que l'*Atlas linguistique de la France*, par exemple, avait laissé passer entre les mailles de son filet tel mot qu'une enquête plus serrée a mis au jour plus tard : il en est exactement de même avec les textes latins du moyen âge comme source d'information tant pour le vocabulaire ordinaire que pour le vocabulaire onomastique. Nous nous persuadons malaisément — et pourtant nous devons nous faire à cette idée — que les chartes dont nous disposons ne sont qu'une goutte d'eau par rapport au nombre de celles qui sont sorties des mains des scribes et des notaires le long des siècles, et que les individus qui au cours de ces mêmes siècles ont vécu, porteurs naturellement d'un nom, sans que la moindre mention ne nous en soit parvenue, dans un document écrit, inédit encore aujourd'hui ou imprimé, perdu ou conservé, sont non seulement légion, mais légions.

Voilà pourquoi je n'ose suivre M. Delbouille, lorsque tout récemment il a écrit que «si *Oliva-Oliva* est très rare et suspect en dehors de la Septimanie, *Olivarius*, quand il apparaît, ne se trouve jamais en Septimanie, si ce n'est une fois, en 1091, à Béziers, où il est lié à *Rotlandus*», et que «si l'on revient ... aux destinées d'*Olivarius*, il apparaît qu'il n'a jamais pénétré vraiment dans l'aire languedocienne d'*Oliva-Oliva*, si ce n'est une fois : à l'abri de *Rotlandus*, mais qu'il avait son centre d'irradiation dans le bassin inférieur de la Loire, et avait atteint, aux environs de 1060, Redon à l'ouest, Jumièges au nord, Molesme (Côte d'Or) à l'est, Brioude au sud-est, le Bordelais et la Dordogne au sud-ouest, Lérins dans l'extrême sud-est».<sup>35</sup> Conclusion qui ne fait qu'interpréter les données fournies par M<sup>me</sup> Lejeune : mais ces données sont incomplètes. Que fait-on, en effet, des dizaines de mentions d'*Oliverius* fournies pour la Marca hispanica par les *Libri Antiquitatum*, le cartulaire de Sant Cugat, le *Liber Feudorum*? Allons-nous imaginer que ce nom y est né en un milieu clos, indépendamment de l'onomastique d'au-delà des Pyrénées, ou qu'il y a été parachuté sans avoir jamais eu de réson-

35. M. DELBOUILLE, *Sur la genèse de la Chanson de Roland (Travaux récents - Propositions nouvelles)* (Bruxelles 1954), 118-119 et 119-120.



nance en Septimanie? Mais qu'est-ce au fond que la Marca, pour le quatre-vingt-dix-neuf pour cent de son vocabulaire, onomastique ou autre, sinon un prolongement, au sud des Pyrénées, du lexique septimancien?

En réalité, autant nous sommes relativement bien renseignés, grâce aux travaux de Balari, de l'abbé Mas, de M<sup>er</sup> Rius i Serra, des Udina i Martorell, des Miquel i Rosell, des Abadal i Vinyals, sur l'onomastique catalane ancienne, autant les données dont nous disposons sont rares et par trop disséminées, dans le temps et dans l'espace, pour le Languedoc en particulier : trop nombreux sont les cartulaires inédits, malaisément accessibles sont les centaines de copies recueillies entre autres par Baluze, nombreux aussi sont les cartulaires imprimés, de Bordeaux, de Loc-Dieu, de Lodève, de Pibrac, de Vigeois, qui jamais encore n'ont fait l'objet d'un examen, quant au point qui nous intéresse, et qui peut-être contiennent des informations précieuses. De l'onomastique septimannienne, nous ne pouvons jusqu'ici dresser qu'une très vague esquisse.

Mais ce que nous recherchons, ce n'est point tant l'origine et la diffusion des noms *Roland* et *Olivier* pour elles-mêmes, que pour leurs rapports possibles avec la légende rolandienne. Or, pour la solution de ce problème ainsi circonscrit, nous avons des indices d'abord, des faits ensuite. Laissons de côté le nom *Roland*, qui ne peut guère nous être utile tant qu'il est seul, puisqu'il appartient à la vieille onomastique franque. *Olivier*, lui, par contre, ne peut en aucun cas prétendre à une telle ancienneté : jamais encore on ne l'a trouvé dans des textes du x<sup>e</sup> siècle, ou à plus forte raison antérieurs à cette date. Les plus anciens cas d'*Olivier* connus à ce jour — cas isolés, c'est-à-dire non accouplés à celui de *Roland* — sont un *Olivarius* à Lérins en 1038-1062, un *Oliverius* à Angers en 1056, relevés par M<sup>me</sup> Lejeune, cas auxquels j'ai ajouté, provenant de cette même partie de la Provence, un *Olivers* qui apparaît dans une charte de date incertaine, mais rédigée entre 1026 et 1066, ainsi qu'un *Olivarius*, qui figure lui aussi à une date indéterminée entre 1038 et 1062.<sup>37</sup> Puis viennent pour la Marca, «*Oliver Mir*» en 1057 et «*Olivarior*» en 1064 à Barcelone, puis les mentions fournies par le *Liber Feudorum*, puis les cas de 1075 et 1076 trouvés dans le cartulaire de Sant Cugat : cas qui ont déjà beaucoup moins d'intérêt, puisque *Olivier*, à partir de 1060 environ, apparaît, comme l'a déjà dit M<sup>me</sup> Lejeune, un peu partout en France, à Saumur et à Castillon-sur-Dordogne, à Vendôme et à Redon, à St-Émilien et à Poitiers.

36. R. LEJEUNE, *art. cit.*, 380.

37. P. AEBISCHER, *Les trois mentions plus anciennes du couple «Roland et Olivier»*, *RBPhH*, XXX (1952), 669.



De la série de nos deux noms dressée par M<sup>me</sup> Lejeune, il paraît résulter qu'*Olivarius* s'est substitué à *Oliba* : et c'est la même constatation qu'on peut faire, nous l'avons vu, avec les listes semblables que j'ai dressées en tablant sur le cartulaire de Sant Cugat d'abord, sur le *Liber Feudorum* enfin, même si, nous l'avons vu, les matériaux tirés de ce dernier ensemble montrent que la substitution d'*Olivarius* à *Oliba*, n'a pas eu lieu brusquement. Mais ce remplacement, constaté dans la Marca hispanica, ne signifie pas nécessairement qu'*Olivarius* soit né d'*Oliba* dans cette région même : post hoc n'équivaut pas de toute nécessité à propter hoc. La Marca a fort bien pu emprunter le nouveau vocable à la Septimanie par exemple : et si elle aussi s'est empressée de le préférer à *Oliba*, ç'a été en bonne partie, comme je pense l'avoir démontré,<sup>38</sup> parce que ce dernier avait fini par être le seul et dernier représentant de la déclinaison masculine d'origine gothique en *-a*, *-ane*, qu'il n'avait donc «plus aucune famille morphologique à laquelle il pût demander du secours ; il n'avait plus personne pour l'épauler, le soutenir» : après avoir essayé, sans grand succès, de *Oliba* et de *Olibanus* on se rabattit sur *Olivarius*, qui venait d'apparaître sur le marché, et qui avait l'énorme avantage de n'avoir en rien ce caractère douteux, bisexué, hermaphrodité, d'*Oliba*.

Mais il est évident aussi qu'une autre raison a pu agir : la raison qu'*Olivier* était le nom rendu célèbre par une légende déjà connue, et qu'ainsi il remplaçait avantageusement *Oliba* moribond. Mais il est évident surtout que la présence d'*Olivier* seul, dans une charte, n'est pas suffisante pour que nous soyons sûrs qu'il s'agit là d'une influence directe de la légende de Roncevaux, puisqu'on a pu attribuer ce nom à un enfant par pure mode, par pur instinct d'imitation, sans que le baptiseur ait été forcément au courant de la légende rolandienne. Ces cas isolés d'*Olivier*, en d'autres termes, sont tout au plus des indices de l'existence de cette légende, de la connaissance qu'on en pouvait avoir, mais non point des preuves.

Quant à l'origine de la fortune du nom d'*Olivier*, M<sup>me</sup> Lejeune, constatant que la première fois qu'il surgit c'est en compagnie du nom de *Roland*, dans le cartulaire de Brioude entre 1011 et 1031, et ailleurs peu d'années après, constatant encore qu'il résulte du tableau général qu'elle a dressé des mentions d'*Oliba* et d'*Olivier* que ce dernier nom s'est substitué au premier, y voit ce qu'elle appelle improprement «un hypocoristique d'*Oliva*»<sup>39</sup> qui aurait dû sa diffusion au fait que, dans une légende relative à la bataille de Roncevaux, il était accolé à celui de *Roland* ;

38. P. AEBISCHER, *L'équation...*, 204-207.

39. R. LEJEUNE, *art. cit.*, 382.

et elle admet que ce nom *Olivarius* est, par le rapprochement qu'il suscite avec celui de l'«olivier», qui symbolise la sagesse, la modération, une sorte de transposition poétique et allégorique d'un *Oliba* «qui doit probablement certains de ses traits distinctifs à un *Oliva* historique, à un de ces comtes de Carcassonne qui firent du nom *Oliba* un patronymique employé pendant plus d'un siècle dans leur famille (817-933 environ)». <sup>40</sup>

Ensemble de suggestions, intéressantes et même subtiles, mais que pour mon compte je ne puis accepter sans autre.

Il est exact que, dans sa liste, l'innovation Olivier, employée seule, fait suite à trois mentions doubles de «frères» appelés *Oliverius* et *Rodlandus* à Brioude, *Rollanus* et *Oliverius* à Lérins, *Rollanus* et *Olivers* à Marseille. Mais j'ai montré naguère que ces trois mentions prêtent toutes, plus ou moins, le flanc à la critique. La première, celle de Brioude (qu'il faut dater de 999-1011, et non de 1011-1031), du fait qu'elle figure dans un cartulaire dont nous ne possédons plus que des copies — par conséquent, au mieux, le cartulaire imprimé est basé sur la copie d'une copie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, copies peut-être incomplètes et fautives, qui en tout cas ne spécifient pas que *Oliverius* et *Rodlandus* aient été frères. Quant à la seconde, celle de Lérins, j'ai montré, par des arguments qui me paraissent irréfutables, qu'elle doit être mise au panier : les noms de *Rollanus Truanus* et d'*Oliverius* qui y figurent, qui ne sont pas appelés frères, et dont les noms sont séparés par celui d'un certain *Dodonus*, sont ceux de deux familiers des princes d'Antibes qui, par hasard, ont apposé leur signature à un même acte, rédigé entre 1038 et 1061, et non entre 1026 et 1069. <sup>42</sup> La troisième, d'après M. E.-H. Duprat, <sup>43</sup> suivi de M. Mac Millan, <sup>44</sup> proviendrait d'une charte fautive, perpétrée par les moines de Saint-Victor de Marseille à une date postérieure peut-être à 1119, et vraisemblablement même à 1150. Malgré tout, et si peu porté qu'il soit à entériner les hypothèses souvent plus qu'audacieuses de M<sup>me</sup> Lejeune, M. Delbouille, après quelque hésitation, se rallie à l'opinion de son collègue, en disant qu'«on se décide après avoir observé que, si même il faut renoncer aux plus anciens exemples cités de frères qu'on aurait appelés Roland et Olivier, on rencontre successivement ce couple fraternel à Angers entre 1082 et 1106, puis à Béziers en 1091, et à Saint-Pé-de-Générès en 1096, tandis que l'on voit Roland, relati-

40. R. LEJEUNE, *art. cit.*, 383.

41. P. AEBISCHER, *Les trois mentions...* 663.

42. P. AEBISCHER, *art. cit.*, 670-672.

43. E.-H. DUPRAT, *Marseille et la Chanson de Roland*, dans le journal marseillais «Vérité», n<sup>o</sup> 106, du 11 octobre 1946.

44. D. McMILLAN, *Du nouveau sur la «Chanson de Roland»?*, *MLR*, XLVIII (1952), 334-339.



vement rare dans le nord avant le milieu du siècle, se multiplier en Normandie et en Bretagne aux approches de 1100, en même temps qu'il se répand en Italie (depuis 1076) et en Espagne (depuis 1084). Tout indique que de nombreux Roland et de nombreux Olivier avaient été ainsi baptisés dans le second tiers du XI<sup>e</sup> siècle. Tout indique que le couple était devenu célèbre à la même époque. Et l'on en vient à penser que le fait littéraire est bien au point de départ de tout le mouvement».<sup>45</sup>

Quelle que soit la valeur des dates admises par M. Delbouille pour les premières apparitions ou pour la multiplication des noms *Olivier* et *Roland*, quelles que soient les adjonctions ou les modifications qu'on peut ou qu'on pourra y apporter, je crois qu'il a raison d'admettre l'argumentation de M<sup>me</sup> Lejeune. En ce qui concerne les premières mentions de frères appelés *Roland* et *Olivier*, je suis même disposé, tout compte fait, à apprécier plus bénévolement les indications trouvées par M<sup>me</sup> Lejeune dans les cartulaires de Brioude et de Saint-Victor de Marseille. Si je maintiens que les liens fraternels qui unissent les *Oliverius* et *Rolandus* brivadois sont indémontrables, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient pas été tels : le voisinage même des deux noms laisse supposer qu'il pouvait s'agir de deux frères, et qu'un copiste a peut-être négligé de transcrire la mention, qui pour nous aurait été d'une telle utilité, du degré de parenté qui unissait ces deux cotémoins, mention qui, du reste, a pu ne jamais figurer dans la charte originale : les cas sont fréquents, dans les documents médiévaux, de frères, ou de pères et de fils, dont les noms se suivent sans que soit indiquée la parenté qui les unit. J'accepte donc, sous bénéfice d'inventaire, ce témoignage. Le cartulaire de Brioude, tel qu'il a été compilé au XI<sup>e</sup> siècle, n'est d'ailleurs pas perdu peut-être à jamais, et il n'est point impossible qu'un jour on le retrouve. En ce qui concerne le cas de Saint-Victor de Marseille, ou mieux de Salernes (Var) — car c'est dans cette localité que la charte qui nous intéresse a été rédigée<sup>46</sup> — j'ai voulu, tout récemment, en étudiant tant l'argumentation de M. Duprat que les actes qu'il a examinés, me faire une opinion personnelle : et je suis arrivé à la conclusion que si cet érudit a raison, en disant que ces chartes — et par conséquent la nôtre — ont été truquées par les moines de Saint-Victor pour les faire servir à leur abbaye, il convient de ne pas les rejeter tout à fait. Il est rare que les faux soient tout à fait faux : le faussaire, la plupart du temps, utilise des documents authentiques dont il ne modifie que partiellement certaines données, ou auxquels il fait certaines adjonctions ou certaines sup-

45. M. DELBOUILLE, *op. cit.*, 118.

46. P. AEBISCHER, *art. cit.*, 672. Cette charte a été publiée par B. GUÉRARD, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, I (Paris 1857), 510-511, n<sup>o</sup> 515.



pressions. Et j'ai, je l'avoue, le sentiment très net que les noms de personne en particulier qui figurent dans notre charte, la mention encore de la terre qui fait l'objet de la donation, appartiennent à un original qui n'a dû être que partiellement modifié. De sorte que, tout bien pesé, j'accueillerais cette fois-ci encore, toujours sous bénéfice d'inventaire, notre mention du couple *Rollanus* et *Olivers* provenant de Salernes, mention à laquelle, faute de mieux, j'attribuerai la date approximative de 1050, en faisant suivre cette date d'un point d'interrogation.

Nous sommes donc en présence, en ce qui concerne les couples de noms Roland et Olivier, de ces deux témoignages que nous acceptons avec quelque réserve, puis des sept autres recueillis par M<sup>me</sup> Lejeune, dont cinq trouvés par elle-même, soit :

- Olivarius et Rolandus, à Saint-Pé-de-Généres (Hautes-Pyrénées) en 1096<sup>47</sup>
- Oliverius et Rolandus, à Angers, entre 1082 et 1106<sup>48</sup>
- Olivarius et Rodlandus, à Béziers, en 1091<sup>49</sup>
- Rolandus et Oliverius à Dinan, en 1108<sup>50</sup>
- Olivarius et Rolandus, à Talmont (Vendée), vers 1115<sup>51</sup>
- Rollannus, Oliverius, à Molesme (Côte-d'Or), en 1123<sup>52</sup>
- Rothlandus et Oliverius, à Saintes (Charente-Maritime), en 1137<sup>53</sup>

Qu'il me soit permis d'ajouter — car, en fait, elles ont leur importance — les quatre mentions qu'il m'a été donné de retrouver, que je fais précéder d'une qu'on doit à Rajna, et qui n'a pas été cataloguée jusqu'ici, cinq mentions qui sont toutes étrangères à la France :

- Rollandus et Uliverius, à Scafati (Naples), en 1131<sup>54</sup>
- Rotulando et Olivarii, à Sant Cugat del Vallès (Barcelone), en 1145<sup>55</sup>

47. F. LOT, *Les légendes épiques françaises*. V : *La Chanson de Roland (A propos d'un livre récent)*, R, LIV (1928), 372. L'acte est publié en appendice, à la p. 379.

48. R. FAWTIER, *La Chanson de Roland. Etude historique* (Paris 1933), 74-75.

49. R. LEJEUNE, *art. cit.*, 376. Le texte se trouve dans J. ROUQUETTE, *Cartulaire de Béziers (Livre Noir)* (Paris-Montpellier 1918), 119.

50. *Anciens évêchés de Bretagne, Diocèse de Saint-Brieuc*, p. p. GESLIN DE BOURGOGNE et A. DE BARTHÉLEMY, IV (Paris 1864), 391. Cette indication m'a été aimablement fournie par M. Fr. Gourvil.

51. R. LEJEUNE, *art. cit.*, *loc. cit.* Le texte figure dans le *Cartulaire de l'abbaye de Talmont*, p. p. L. DE LA BOUTETIÈRE, «Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest», 1872, p. 245.

52. R. LEJEUNE, *art. cit.*, *loc. cit.*, qui cite les *Cartulaires de l'abbaye de Molesme*, p. p. J. LAURENT, II (Paris 1911), 466, n° 598.

53. R. LEJEUNE, *art. cit.*, *loc. cit.* La mention provient du *Cartulaire de l'abbaye royale de N.-D., de Saintes*, p. p. Th. GRASILIER (Niort 1871), sans indication de page.

54. P. AEBISCHER, *Un écho de la légende de Roland dans l'onomastique napolitaine*, AR, XX (1936), 285-288.

55. P. AEBISCHER, *Un cas du couple...*, 168.

Rolandus et Oliverius, à Pavie, en 1145<sup>56</sup>

Rolandus et Uliverius, à Mulazzano (Parme), en 1174<sup>57</sup>

Oliverius et Rolandus, à Sant'Olcese (Gênes), en 1172.<sup>58</sup>

Douze mentions. Ce n'est pas beaucoup, sans doute, mais c'est un nombre suffisant pour qu'on puisse établir un rudiment au moins de carte, que nous allons expliquer en tenant compte des principes de cette science que j'ai dénommé stratigraphie linguistique, c'est-à-dire en tenant compte autant des données qui délimitent l'espace occupé par le phénomène étudié que de celles qui nous permettent d'en préciser la profondeur, soit les vicissitudes dans le temps.

Le cas de Scafati, je l'ai dit lorsque je l'ai examiné de près, est beaucoup moins aberrant qu'il ne paraît à première vue, puisque nos *Rollandus* et *Uliverius* campaniens sont presque certainement des Normands, ou en tout cas des fils de Normands établis dans le royaume de Naples. Son existence, en d'autres termes, est due à l'application d'un usage onomastique français.

Si nous examinons les cas français, nous constatons que le plus ancien, celui de Brioude, que nous accueillons sous toutes réserves, je le répète, appartient à la France du centre. Le suivant, celui de Salernes, reçu avec toute la suspicion nécessaire lui aussi, provient de l'extrémité orientale de la Provence. Des quatre autres exemples qui appartiennent aux environs de l'an 1100, deux sont méridionaux, celui de Saint-Pé-de-Généres et celui de Béziers, le troisième, angevin, le quatrième, breton. Des trois suivants, deux proviennent de la France de l'ouest, ou plutôt de ce qu'on pourrait appeler la France moyenne : Talmont (Vendée) et Saintes (Charente-Maritime), le troisième seul ayant été retrouvé en Bourgogne. Puis vient une nouvelle couche de notre phénomène : la couche à laquelle il convient d'attribuer le cas de Sant Cugat de 1145, ceux, de même date ou un peu plus tardifs, de l'Italie septentrionale, avec celui de Pavie en 1146, de Gênes en 1172 et de Parme en 1174.

En d'autres termes, tout se passe comme si l'usage onomastique que nous étudions, comme si l'habitude de donner les noms de *Roland* et d'*Olivier* à deux frères, en souvenir plus que probablement de deux personnages d'une légende bien connue, partait de quelque part dans le

56. P. RAJNA, *Contributi alla storia dell'epopea e del romanzo medievale*. VII : *L'onomastica italiana e l'epopea carolingia*, R, XVIII (1889), 8. Je reviendrai prochainement sur ce cas.

57. P. AEBISCHER, *Deux cas italiens de frères dénommés Rolandus et Uliverthus à la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, *StM*, XVIII (1952), 328.

58. P. AEBISCHER, *art. cit.*, 330.



centre de la France, à la limite des langues d'oc et d'oïl : premier temps. De là, il s'irradie vers le midi, sud-est d'abord, sud-ouest et ouest ensuite : Salernes, Saint-Pé, Béziers, Angers, Dinan : deuxième temps. Alors qu'il n'est plus attesté par la suite dans le midi, notre usage apparaît très vivant le long de la côte atlantique : on le retrouve successivement à Talmont en Vendée, à Saintes. Et il pousse même jusqu'en Bourgogne, dès la fin du premier quart de ce XII<sup>e</sup> siècle : troisième temps. Enfin, et tandis que la France, jusqu'à preuve du contraire, paraît avoir renoncé à cet usage onomastique, l'étranger, toujours un peu en retard dans ses emprunts aux modes françaises, littéraires ou autres, l'accueille : Barcelone d'abord, parce que en contact plus étroit avec les manifestations spirituelles venant du nord des Pyrénées, l'Italie septentrionale presque contemporanément, Pavie, Gênes, Parme : quatrième temps.

Sans doute serait-il intéressant d'étudier la répartition, ou plus généralement l'histoire, du nom de personne *Olivier* seul, et de confronter les résultats auxquels on aboutirait avec ceux que nous venons de préciser, et qui concernent le couple Roland et Olivier. M<sup>me</sup> Lejeune, nous le savons, a dressé un tableau des mentions qu'elle connaissait d'*Olivier* dans les chartes du XI<sup>e</sup> siècle, et M. Delbouille a reporté sur une carte<sup>59</sup> les notations de son collègue. Mais nous savons aussi que ces dépouillements sont incomplets ; et — me trompé-je ? — je croirais déceler chez M. Delbouille un faible pour l'ouest de la France (où il oublie du reste un «*Oliver*», vicomte de Saint-Émilien — ce doit être la localité de ce nom dans le département de la Loire-Inférieure — mentionné entre 1068 et 1080), au détriment du Midi, puisque, d'après lui, la cueillette de M<sup>me</sup> Lejeune s'est faite «en des points fort divers de la France», mais en des «endroits dont seuls Lérins ... et Brioude se trouvent dans le sud, tandis que les autres se situent pour la plupart dans la région du bassin inférieur de la Loire»,<sup>60</sup> et qu'il ne tient compte ainsi ni de l'«*Oliverius* de Turre» bordelais en 1080, ni de l'«*Oliverius*, vicomte de Castillon-sur-Dordogne» mentionné entre 1059 et 1088, ni d'un «*Oliverius*» en 1097-1117 à Beaulieu en Limousin, ni d'un «*Olivarius*» en 1100 à St-Martial de Limoges. Tous témoignages qui, reproduits sur une carte, donneraient à celle-ci une physionomie assez différente de celle qui orne le livre du savant liégeois.

Mais le relevé de M<sup>me</sup> Lejeune est lui-même incomplet. Il devrait

59. M. DELBOUILLE, *op. cit.*, 115. Depuis qu'a été écrit le présent article — c'était en janvier 1955 — j'ai changé partiellement d'opinion concernant l'explication de ces différentes mentions : cf. *A propos de deux ou trois nouveaux cas italiens du couple «Roland et Olivier»*, CN, XV (1955), 229-237.

60. M. DELBOUILLE, *op. cit.*, 116.



tenir compte des *Olivarius*, *Oliverius* catalans et roussillonnais antérieurs à l'an 1100; il devrait tenir compte peut-être aussi de l'«*Oliver*» toulousain attesté «regnante Philippo rege» dont nous avons parlé plus haut, d'un «*Olivarius*» à Aniane en 1094-1108,<sup>61</sup> de deux «*Oliverius*» mentionnés par le cartulaire de Cluny entre 1049 et 1109,<sup>62</sup> le second étant du reste originaire d'un «castro Mauritania» que Bruel identifie vraisemblablement avec Mortagne-sur-Sèvre (Vendée); il devrait tenir compte de tant d'autres *Oliverius* qui sommeillent dans les recueils de chartes et dans les cartulaires. Et même si on avait la patience et la diligence nécessaires pour les relever tous, on n'aurait encore qu'une connaissance inexacte des données du problème, puisque, comme je l'ai déjà dit, tant de recueils de documents du sud de la France sont encore inédits ou, qui pis est, perdus.

Plutôt donc qu'à ce problème, d'intérêt malgré tout secondaire, attaquons-nous à celui de l'origine même du nom *Olivarius*. M<sup>me</sup> Lejeune, nous le savons, y voit un *Oliba* influencé quant à sa finale par le nom de l'*olivier*, arbre qui, sur les rives de la Méditerranée «symbolise l'esprit de mesure, la sagesse». «Voilà pourquoi», s'écrie-t-elle immédiatement après, «le sage compagnon de Roland porte ce beau prénom; ce prénom évoque l'essence même de son caractère: la modération».<sup>63</sup> Si M. Delbouille, lui, ne croit pas qu'*Olivarius* soit une «déformation» de l'*Oliba* languedocien, il appuie par contre de toutes ses forces la seconde partie de l'hypothèse de son collègue: «*Olivier*», dit-il, «est un nom créé pour désigner le compagnon de Roland dans un couple héroïque inspiré du vieux topos de *fortitudo* et *sapientia*... né d'*olivarius* dans l'esprit de quelqu'un qui connaissait surtout l'olivier comme l'arbre de la sagesse et qui se souvenait des symboles bibliques cités par M. Leo Spitzer». Ce nom d'*Olivier*, continue le savant liégeois, «est né de cette dernière idée, et non point de la connaissance réelle de l'arbre, mais sans doute à cause même du caractère livresque de la connaissance qu'avait de cet arbre celui qui conçut le personnage et son nom. Si le mot *olivarius* a été choisi comme nom de personnage et nanti de la majuscule, plutôt que l'ancien *olif* ou le savant *olive*, c'est selon toute vraisemblance parce qu'il présentait un suffixe identique à celui des *Gautier*, des *Gérier*, des *Bérenghier*, etc., et sans que son inventeur songeât donc à une quelconque relation d'*oliva* 'olivier' avec un *Oliva-Oliba* inconnu d'ailleurs dans la région».<sup>64</sup> C'est dire que, sauf en ce qui

61. Abbé CASSAN, E. MEYNIAL, *Cartulaire d'Aniane* (Montpellier 1900), 357.

62. A. BRUEL, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, IV (Paris 1886), 192 et 318.

63. R. LEJEUNE, *art. cit.*, 683.

64. M. DELBOUILLE, *op. cit.*, 118-119.

concerne l'explication finale, M. Delbouille accepte pleinement l'hypothèse de M. Spitzer, pour qui «le nom *Oliv-erius* doit être formé de *oliva* > a. fr. *olive* 'olive' et (dans la *Chanson*), grâce au suffixe *-erius*, si fréquent dans l'anthroponymie chrétienne (*Eleutherius*, *Emeterius*, *Desiderius*...)»<sup>65</sup>

Dans ces trois points de vue, ceux de M<sup>me</sup> Lejeune, de M. Delbouille et de M. Spitzer, il y a deux éléments, l'âme dirais-je et l'enveloppe corporelle, qu'il importe d'autant plus de disjoindre qu'ils ne paraissent pas tous deux aussi clairs qu'ils n'ont semblé l'être à mes prédécesseurs.

Que nous ayons dans le couple poétique Roland-Olivier une application de ce très vieux «topos» de *fortitudo* et *scientia*, c'est ce dont personne ne doutera : le poète de la *Chanson* ne dit-il pas lui-même au vers 1093 :

«Rollant est proz e Oliver est sage?»

*Topos* qu'avec une science sans égale M. Curtius a suivi depuis l'époque classique<sup>66</sup> jusqu'au moment où est né notre poème.<sup>67</sup> Et avant lui, dans cette étude *Sur la Chanson de Roland* qui est une des contributions les plus importantes à la compréhension de cette œuvre, Pauphilet déjà avait remarqué que «l'enthousiasme orgueilleux de Roland, la sagesse d'Olivier, ce contraste est la plus immortelle beauté du poème ou, pour mieux dire, il est l'essence même de l'épisode de Roncevaux».<sup>68</sup> Mais, à la page précédente, ce savant, se demandant ce qu'est Olivier, répond à cette question en disant que «son nom... ne permet guère de voir en lui un authentique guerrier franc de Roncevaux, négligé par Eginhard, mais conservé par quelque tradition locale. Pour l'ami de Hruodlandus, c'est un nom un peu bien méditerranéen. Tiré du calendrier, il appartient à la vaste catégorie des noms que tout le monde peut porter, et qu'un auteur pense d'abord à donner à ses personnages. En somme un nom comme Jules, Désiré ou Valère, le type même d'un nom de roman».<sup>69</sup> Réflexions, sur lesquelles je ne suis que partiellement d'accord, que Pauphilet fait suivre d'une note dans laquelle, après avoir justement remarqué que ce nom «n'est pas commun en ce temps», il le rapproche de celui d'une sainte *Oliveria*, vénérée à Chaumont-Porcien près de Reims, où il y a deux sources auprès desquelles «des malades, les fiévreux surtout, viennent pendant des siècles puiser l'apaisement». «Ce nom symbolique de paix, ces guérisons, ces deux sources»,

65. L. SPITZER, *Études d'anthroponymie ancienne française*, PMLA, LVIII (1943), 590.

66. E. R. CURTIUS, *Zur Litterärästhetik des Mittelalters*, II, ZRPh, LVIII (1938), 200-215.

67. E. R. CURTIUS, *art. cit.*, 215-221.

68. A. PAUPHILET, *Sur la Chanson de Roland*, R, LIX (1933), 177.

69. A. PAUPHILET, *art. cit.*, 176.



continue-t-il, «composent à la sainte un renom de douceur fraternelle». Et enfin, avec une hésitation qu'il importe de noter, il conclut par une phrase interrogative : «Dans la mesure où ce n'est pas un jeu dangereux et vain de toujours chercher des raisons aux romanciers, ne pourrait-on reconnaître quelque lien de convenance, une harmonie, avec le héros qui incarne l'ami, et qui oppose la sagesse et la modération à la fougue guerrière de son ami?»

Jeu dangereux auquel M. Spitzer n'a pas craint de se livrer en apportant du reste pour soutenir sa thèse des textes intéressants : un passage d'Alain de Lille, qui nous dit qu'*oliva*, au figuré, s'applique à la «sagesse divine», un autre tiré du psaume LI, où l'«*oliva fructifera*» est identifié à la «sagesse», qui consiste à croire en Dieu.<sup>70</sup> Jeu dangereux quand même, à mon avis ; et je dirais volontiers, en reprenant presque tel quel le titre d'un des meilleurs films français de ces dernières années, jeu interdit. Interdit par ce que j'appellerais le climat anthroponymique de la *Chanson de Roland*. Pourquoi vouloir, en effet, expliquer le nom d'*Olivier* d'une façon autre que tous les autres noms de personne —et ils sont pourtant nombreux : cent-huit en tout, qui se divisent, coïncidence pour le moins curieuse, exactement en deux, cinquante-quatre chrétiens, et cinquante-quatre païens—qui figurent dans ce poème ? Ces noms se répartissent en deux catégories très distinctes, d'une distinction établie et voulue certainement par l'auteur. Si les noms des guerriers de Charlemagne, à la seule exception de *Pinabel*, ressortissent à l'anthroponymie du temps, si tous moins celui-là sont d'origine germanique, sauf ceux de *Basilie*, de *Lorant*, de *Sansun* et du roi *Vivien*, nous voyons d'autre part, en examinant les noms des païens, que dans leur immense majorité ils sont inventés, sauf celui d'*Aelroth*, qui est germain, et ceux de *Flurit*, de *Justin* et de *Priamun* qui ont une autre origine. Mais tous, absolument tous, qu'il s'agisse du nom des pairs ou des chefs des corps de troupes lors de la grande bataille qui met aux prises Charles et Baligant, qu'il s'agisse de chrétiens ou de païens, ont des noms auxquels, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut trouver la moindre valeur symbolique. Tout au plus — mais c'est là un type anthroponymique très différent de celui auquel appartient *Olivier* — pourrait-on remarquer qu'un certain nombre de personnages païens ont des noms commençant par *Mal-*, tels : *Malduit*, *Malpalin*, *Malprimis* ou *Malquiant*.<sup>71</sup>

En bonne logique, nous n'avons donc pas le droit de penser que

70. L. SPITZER, *art. cit.*, 591.

71. Voir maintenant sur ce point I. FRANK, *La Chanson de Roland pyrénéenne et normande*, «Atti del Convegno Internazionale di Studi Ruggieriani» (Palerme 1955), III.

l'auteur, quand il fait un sort dans la *Chanson* au nom *Olivier*, l'a choisi ou l'a fabriqué en appliquant des critères différents de ceux qui l'ont guidé dans le choix ou la fabrication des noms de ses autres personnages. Les noms des chrétiens, dans son œuvre, ce ne sont pas, ce ne peut être des noms tirés du calendrier, ou, disons mieux, du vocabulaire onomastique hagiographique ; ce sont des noms tirés de l'usage de tous les jours, sauf ceux qui — et ils sont rares — ont comme je l'ai dit une quelconque relation avec l'histoire ou la légende épique contemporaine de la *Chanson*. Sauf encore celui de *Pinabel*. Que ce dernier soit inventé est un fait notable et aisément compréhensible : *Pinabel* est un vassal de Charles, certes : mais c'est surtout le champion de *Ganelon* le traître, c'est donc un être odieux, qu'on affuble par conséquent d'un nom presque aussi étrange et étranger que ceux que portent les païens, puisque comme eux il incarne le mal. Mais tous les autres noms des guerriers de Charlemagne, le poète les a pris à la réalité contemporaine : ce sont vraiment les Jules, Désiré ou Valère de ce temps. Et il n'a point fait d'exception pour *Olivier*. Certes, l'inséparable compagnon de Roland est le second, tout au plus le troisième en importance des héros chrétiens de la *Chanson*, le premier des acteurs non historiques, le premier par conséquent dont notre auteur pouvait inventer le nom, sans que son choix fût limité. Mais s'il avait été enclin à admettre des noms symboliques, pourquoi s'en serait-il tenu uniquement à celui d'*Olivier* ? Pourquoi n'en aurait-il pas adopté un autre pour *Naime*, qui lui aussi personnifie la prudence et la sagesse acquise au cours d'une longue vie ? Pourquoi, pour le traître, a-t-il cherché le nom d'un obscur traître du IX<sup>e</sup> siècle, *Ganelon*, alors qu'au fond rien ne l'y obligeait ; pourquoi n'en a-t-il pas forgé un plus caractéristique et plus symbolique ? Et pourquoi a-t-il appelé *Pinabel* *Pinabel*, nom qu'il invente pourtant de toutes pièces, mais qui n'est ni symbolique ni suggestif ?

Il y a encore autre chose. *Olivier*, dit-on, c'est l'«olivier», donc modération et sagesse. Affirmation toute gratuite, puisque jamais le poète ne semble attribuer de valeur symbolique à l'olivier formant un tout, mais bien aux rameaux d'olivier, ce qui est différent. Valeur symbolique qu'il précise aux vers 72 et 73 :

«Branches d'olives en voz mains portereiz,  
Ço senefiet pais e humilitet».

«Paix et humilité», valeurs assez différentes elles aussi de «modération et sagesse». Et si le nom du compagnon de Roland, par sa forme même, devait suggérer au public qui entendait réciter la *Chanson* ces idées de modération et de sagesse, pourquoi l'auteur n'a-t-il pas choisi *Olive* ? Sans



doute M. Delbouille,<sup>72</sup> comme nous l'avons vu plus haut, nous dit-il que si *Olivier* a été préféré à *Olif* ou à *Olive*, c'est vraisemblablement parce qu'il s'apparentait ainsi, par sa finale, aux noms en *-HARI > -er*. N'empêche que, muni de cette terminaison, *Olivier* perdait tout ou grande partie de sa valeur suggestive. Le texte de la *Chanson* mentionne sept fois un «olivier»: sept fois il utilise le substantif féminin *olive*. On peut donc admettre que c'était là le mot que connaissaient, et l'auteur et le public pour lequel il écrivait. Pour cet auteur et ce public, *olivier* ne pouvait donc être qu'un dérivé d'*olive*: le terme ne pouvait signifier que «terrain planté d'oliviers, olivette» ou, à la rigueur, «individu s'occupant des oliviers ou des olives».

Prétendre qu'*Olivier*, dans la *Chanson*, aurait eu la valeur de «possesseur de la sagesse», imaginer, plus généralement, que dans ce nom y avait un sens symbolique, est non seulement une hypothèse invraisemblable: c'est surtout introduire dans l'exégèse de ce texte un élément inconnu de la technique poétique avec laquelle il a été conçu et construit, de l'esthétique dont il découle, du monde par lequel son auteur extériorise ses sentiments. C'est, bref, voir la *Chanson de Roland* sous une lumière, brillante sans doute, mais fautive parce que trop moderne: c'est éclairer avec des sun-lights la tragédie de Roncevaux et son admirable traduction poétique.

Étant donné que par trois fois, dans la liste générale des *Oliba-Olivarius* dressée par M<sup>me</sup> Lejeune, dans la double série extraite du cartulaire de Sant Cugat, dans la double série provenant du *Liber Feudorum*, nous avons constaté qu'*Olivarius* se substitue, avec plus ou moins de rapidité, à *Oliba*, j'estime qu'entre la disparition de ce dernier et l'apparition du premier il y a relation de cause à effet; étant donné que cette substitution, calquée sur les rapports existant entre *olive* et *olivier* 'olivier' n'a pu avoir lieu en Septimanie, du fait que dans cette région l'*olivier* semble n'y avoir jamais été appelé *oliva*,<sup>73</sup> elle a dû se produire plus au nord, peut-être dans le Limousin, qui pouvait connaître tant l'*Oliba*, anthroponyme méridional, que l'*olive* du vocabulaire septentrional. J'ai signalé un exemple d'«*Oliba*» à Sévérac-le-Château (Aveyron) en 914, ainsi qu'un «*Petrus Oliba*» en 1072-1084 en Corrèze: nul doute qu'on en relèverait d'autres cas dans les cartulaires, la plupart inédits, de l'abbaye de Bonlieu, de Dalou, de Limoges, de Loc-Dieu (Rodez), de Moissac, d'Obazine, de Pibrac, de Vigeois. Cette partie nord de la Septimanie a vraisemblablement connu plus tôt que le sud et que la Marca hispanica la désagrégation de la flexion masculine en *-a*, *-anem*: elle aura cherché, plus tôt que la région barcelonaise, à se débarrasser des ultimes représentants de cette déclinaison

72. M. DELBOUILLE, *op. cit.*, 119.

73. P. AEBISCHER, *L'équation...*, 208-210.

en construisant, sur le modèle de prov. *oliver*=fr. *olive*, un *Oliver* qui s'est rapidement propagé vers le sud.

Mais une conclusion s'impose alors : qu'*Olivier* est antérieur au couple *Roland et Olivier*. Qu'en d'autres termes, *Oliver* lui aussi a dû, en un premier instant, appartenir au vocabulaire anthroponymique connu de l'auteur de la *Chanson de Roland*, avant qu'il ne l'appliquât au compagnon du vainqueur de Roncevaux. Le nom de *Roland*, il le connaissait grâce à une tradition à base vaguement historique qui était parvenue jusqu'à lui. L'efficacité poétique de ce personnage, il a voulu la corser en mettant en scène à ses côtés, suivant en cela une très vieille habitude littéraire, un ami fidèle jusqu'à la mort. Pour cet ami, la tradition ne lui fournissait aucun nom : il a puisé dans le vocabulaire anthroponymique, et a tiré *Olivier*, comme ailleurs il en a sorti *Bevon*, *Gebuin*, *Guinemer* ou *Henri*. Son choix a-t-il été aidé par quelque réminiscence littéraire — l'olivier et sa valeur symbolique —, ou historique — un personnage du nom d'*Olüba*? Ce n'est pas impossible ; ce n'est pas nécessaire. Ce qui l'intéressait vraiment, c'était l'ami de Roland, celui qui aurait dû devenir son beau-frère.

PAUL AEBISCHER

Université de Lausanne.